

CAUSE MORALE DES FEMMES NORMES GLOBALES DE GENRE

Monique SELIM

Les femmes et les « minorités sexuelles », le féminisme, le *gender* ou « genre », comme on le désignera ici pour faire bref, ont acquis au cours des dernières décennies une très grande visibilité, tant dans les discours médiatiques que dans les politiques mises en œuvre à différentes échelles. Cette irruption de caractère idéologique qui se donne à voir comme un ensemble de « valeurs » intangibles, étouffées et heureusement redécouvertes, s'inscrit dans une configuration globale de financiarisation outrancière du capitalisme produisant des crises multiples et apparemment incontrôlables. La réflexion semble s'imposer sur les logiques et les processus qui voient monter progressivement sur le devant de la scène des références – tel le genre – porteuses de plus de « justice » aux yeux des acteurs dont les perceptions d'injustice s'intensifient.

En effet dans une période où les rapports de domination sont globalisés et se légitiment dans des jeux permanents de contradictions motrices, la mobilisation des subjectivités (Spurk, 2012) est une ressource de plus en plus fondamentale pour le capitalisme, assoiffé de morale au singulier et au pluriel, et elle connaît des accélérations infinies (*Multitudes*, 2014) dues en partie aux nouvelles technologies de communication, modelant par leurs impulsions le tableau global des flux financiers et idéels. Une cohérence idéologique globalisée, toujours inachevée et en permanente formation, se dessine articulant des paysages sociaux, économiques et politiques contrastés, voire en apparence antagoniques, dans lesquels le genre revêt des visages extrêmement diversifiés : mode d'intégration individuel ou outil de lutte collective, instrument de justification personnelle, pourvoyeur d'emploi ou axe de dérive aux marges, levier de contestation politique ou stigmaté à risque, etc.

Se pose corollairement la question essentielle, dans ce contexte foisonnant d'initiatives de tous bords, de l'expansion du marché par ses cheminements symboliques et imaginaires, conditions *sine qua non* de sa floraison économique et financière. Cette question, que les économistes dans leur grande majorité ne pouvaient pas pressentir, bloqués par l'apodicticité matérielle du marché, avait été au départ formulée par les anthropologues dans les sociétés dites « primitives », pensées comme avançant dans leur incorporation des rapports marchands comme principe et forme de la relation. Lorsque, comme maintenant, la consommation est édiflée en fondement du statut, de l'identité et *in fine* de la construction des liens sociaux, cette interrogation théorique sur le marché, sa position et son rôle premier ou subalterne dans l'édification des sociétés, acquiert une dimension aiguë et stimulante.

C'est vers de tels horizons exploratoires que nous conduirons donc ici le lecteur en faisant miroiter la catégorie de genre sous ses multiples facettes autant fascinantes que moralisatrices et en évitant de nous enfermer et de nous noyer dans ce champ dont l'autonomisation est source de forclusion intellectuelle, là comme ailleurs. La perspective épistémologique déployée retissera au contraire de façon systématique les articulations entre les faits, les discours, les domaines que tout pousserait à séparer et à distendre.

Attirons tout d'abord l'attention sur le fait que féminisme et genre apparaissent aujourd'hui comme des notions largement équivalentes, interchangeables, poursuivant les mêmes objectifs de réparation des inégalités sexuées et de rehaussement du statut et de la condition des femmes. Corollairement, de différents bords, féminisme et genre font actuellement l'objet d'attaques virulentes et convergentes qui reprennent sous des formes variées les antiennes passées : le genre dissoudrait les différences sexuelles entre hommes et femmes, dichotomie qui serait fondatrice de l'éducation des enfants et de la famille, cette institution inéquitable aux yeux de ses défenseurs. Le féminisme opposerait hommes et femmes, les mettrait en rivalité, créant des antagonismes destructeurs d'une complémentarité sexuelle essentielle à l'ordre social. Ensemble, féminisme et genre porteraient donc gravement atteinte aux équilibres fondamentaux des sociétés et plus profondément à la nature même de l'humanité.

Alors qu'on croyait ces argumentaires dépassés, incapables de resurgir avec autant de vigueur, dans une période où les mœurs sexuelles se sont extraordinairement libérées, force est de constater qu'ils suscitent de nouveaux adeptes et rencontrent un succès certain, moins limité qu'on ne l'aurait attendu. Les raisons de cette mobilisation de « réaction » sont doubles : en temps de crise les identités sexuelles constituent une voie de salut classique pour ceux qui n'ont plus aucune assise statutaire ;

corollairement le marché des orientations sexuelles a connu un développement prodigieux, à l'image des marchés économiques et financiers dont il se donne à voir comme une copie. Face à ces marchés emboîtés, ceux qui en sont exclus n'ont guère d'autre réponse à apporter que de se réfugier dans des ontologies rigidifiées de la domination dont la sexuation est l'ultime étape, renversant ainsi magiquement l'oppression qui s'abat sur eux et en fait des fantômes d'un monde entièrement régulé par la marchandise.

Ce contexte renforce la confusion entre féminisme et genre et surtout rend difficile le déchiffrement des passages et des transformations qui ont présidé aux évolutions de ces deux notions. Telle est la tâche d'analyse à laquelle nous nous attellerons ici en considérant dans un premier temps la panoplie des logiques qui distinguent les catégories du féminisme et du genre, cette dernière ayant désormais englobé la première. Puis nous nous pencherons sur les différents nœuds où se cristallisent par inclusion, exclusion ou opposition, les contenus significatifs de ces catégories en pénétrant les féminismes dans leur pluralité présente, foisonnante et contradictoire.

Dyslexies morales

Les années soixante-dix ont vu l'éclosion aux États-Unis comme en Europe de mouvements féministes s'inscrivant dans le sillon de révoltes aux facettes multiples contre la société dite de consommation. On désigne souvent ce moment comme un « féminisme de la première vague » (Fraser, 2012), qui aurait été suivi d'une seconde marquée par la prévalence de l'identité dans le féminisme, avant une troisième, dans laquelle nous serions encore plongés et qui verrait le néolibéralisme façonner en partie le/les féminismes. Très pertinent est cet essai de périodisation, qui pointe des repères conceptuels décisifs, mais qui, dans le même moment, en minorise inévitablement d'autres. Ainsi en va-t-il des irruptions féministes du XIX^e siècle, très minoritaires, voire individuelles, ayant souvent à leurs côtés en Asie et en Orient, des hommes aspirant à une « modernisation » de leur pays inspirée par l'Occident et appelant de leurs vœux des réformes contre des « traditions » jugées « retardataires ». Alors que naissaient ces féminismes, que d'aucuns appellent « masculins » (Gadant, 1995), des femmes se déguisent en hommes pour s'affranchir du joug qui pèse sur elles. Ces manifestations féministes d'hommes et de femmes, ici et ailleurs, ont pour axe partagé un « progrès » qui mêle développement (Hours, 2012) et civilisation, paradigmes qui paraissent aujourd'hui presque hors de propos, le premier pour son échec patent, le second en raison des contradictions ethnocentriques qu'il recèle.

Laissons de côté ces germinations féministes lointaines pour revenir sur les mutations du XX^e siècle au XXI^e siècle qui voient le genre littéralement

avaler peu à peu le/les féminismes (Selim, 2014; Caulier *et al*, 2014 ; Didry, Selim, 2014 ; Querrien, Selim, 2010). Insistons sur la dimension morale/immorale que recouvrent ces mutations dont le caractère économique et politique est bien sûr fondamental en conjuguant l'expansion mondiale du capitalisme après la chute de l'URSS et les retraits des États des fonctions d'assurance et de services sociaux. Les féminismes des années soixante-dix – très loin, à l'exception des féministes marxistes, de l'idée antérieure de « progrès » qu'ils combattaient au profit d'un retour ou détour à une autre vie avec les « communautés » rurales ou urbaines et les départs vers des terres exotiques, perçues comme matrices d'authenticité – affrontaient directement la morale en tant que conservatrice de mœurs inégalitaires et oppressives : ils s'affirmaient, joyeusement, immoraux et amoraux, plaçant la jouissance et la liberté au cœur de leurs dynamiques. La prise de risque s'y épanouissait à tous les niveaux et il ne serait pas venu à l'idée de poser des règles de prudence et de protection, par exemple dans les groupes de parole qui florissaient et étaient axés sur ce qu'on dénommait alors « la prise de conscience ».

L'advenue du genre marque des césures de différentes natures en regard de ces conceptions féministes largement périmées. Ces césures articulent la morale à une représentation du réel que l'on peut qualifier de réaliste en ce sens qu'elle est dépourvue des profondeurs contradictoires de la conscience et de l'inconscient. Le réel déploie alors l'immensité des « injustices » qui appellent des réparations morales : le genre vient corriger les iniquités sexuées et se donne à voir comme un outil de moralisation, en premier, des individus coupables de violences, d'agressions, d'exploitation et de comportements hiérarchiques, en second, des sociétés qui sont plus une agglutination de personnes au sens de Boudon, que des agencements collectifs, économiques et politiques. Cette connectivité morale du genre, en temps de crise, qui rompt avec les enthousiasmes immoraux des féminismes s'épanouissant dans une période de croissance, fait des femmes et des « minorités sexuelles » des communautés morales gérables et gouvernables. Elle peut être l'objet de diverses interprétations. Dans une perspective d'orthodoxie, on verrait dans ces fluctuations idéologiques des formes de reflets des changements qui se jouent dans les structures économiques et politiques délaissées par ailleurs par les féministes des temps présents, plus préoccupées, nous explique à juste titre Nancy Fraser, par le champ du « culturel ». Dans cette optique, les féministes semblent tendanciellement responsables, moralement, pourrait-on ajouter, de l'abandon des luttes économiques et politiques primordiales et, d'une certaine manière, la boucle se ferme sur une logique de moralité intouchable.

Une seconde hypothèse peut être prônée, qui déconstruit la morale et les volontés de moralisation comme des instruments d'étourdissement des

esprits dans une configuration globale de financiarisation outrancière qui démultiplie les perceptions d'injustices et d'impasses et pousse d'aucuns à des situations extrêmes sacrificielles. Les effets moralisateurs du genre s'offrent alors comme des sotériologies qui ont l'immense avantage de donner à chacun le sentiment d'agir pour le bien, un bien commun inestimable dans une conjoncture qui semble dominée par le mal et tant de maux frappants. Au moins le genre rendrait à « la moitié du ciel » une dignité morale que le travail ne peut plus lui apporter et qui paraît de plus en plus bafouée par la marchandisation des utérus, des embryons, du sperme, des enfants etc.

Les opposants du genre, qui, en 2014, battent le pavé avec une réactivité tristement réactionnaire, confortent la défense morale du genre, activant une scène fabuleusement simplifiée, marquée par des interdits de réflexion : les actrices et les acteurs de ce théâtre répètent à l'envi leur rôle, agitant d'un côté les droits de chacun à être heureux à sa façon, de l'autre le danger léthal que l'octroi de ces droits pourrait constituer. Néanmoins, les premiers s'accordent en grande partie avec les seconds pour considérer que ces droits doivent être limités par la morale : ni les corps, ni leurs parties ne doivent être mis sur le marché, car il s'agit de préserver le bonheur des familles sous toutes leurs nouvelles formes, et en conséquence d'auréoler le don de soi qui les cimente contre les implications marchandes.

Provocations morales

Poursuivons ces déchiffrements des circonvolutions morales/immorales à partir des lieux du genre et des féminismes où elles viennent se cristalliser. Les Femen, dans leur pluralité et leurs conflits, s'en présentent comme un exemple privilégié avec leurs actions tonitruantes, leurs arrestations musclées en Tunisie, en Chine et dans différents pays d'Europe. Remarquons qu'elles se voient partout largement condamnées pour ce qui serait leur « exhibitionnisme » et rejetées tant de la sphère du genre que par les féministes dites « historiques » des années soixante-dix qui, lorsqu'elles viennent à se rencontrer, parlent plus spontanément de leurs petits-enfants et de leur indignation face aux femmes voilées. On appréhende aisément les raisons de ces exclusions : la provocation revendiquée comme une arme de combat contre les pouvoirs politiques et religieux ne sied pas à la bonne gouvernance que le genre entend mettre sur pied au XXI^e siècle. Cette provocation inscrite sur les corps nus à la fierté élancée, rayée de slogans iconoclastes, transgressifs, associant l'obscène au sacré, gêne et irrite au plus haut point les féministes de toutes obédiences qui, dans leur immense majorité, ne reconnaissent pas là le moindre fil d'action commun, malgré les évidences mémorielles de 1968. Délibérément les Femen se sont placées à

l'extérieur des espaces gestionnaires du genre et des temporalités évolutives des féminismes.

Leurs offenses aux croyances des autres (catholicisme, islam, etc.) les font juger outrancièrement immorales dans une période où le respect des diverses convictions est devenu un guide partagé de bonne conduite, une sorte de considération minimale indispensable aux relations sociales. La haine véritable des instances religieuses que les Femen mettent en scène, est sans aucun doute héritée, pour le groupe ukrainien pionnier (*Femen*, 2013), de leur éducation dans un pays autrefois communiste et de leur ferveur marxiste qu'il assume pleinement et réinvestit d'autant plus aujourd'hui que l'Église orthodoxe jouit d'une aura croissante depuis la fin de l'ère soviétique, à la mesure d'une paupérisation galopante.

Néanmoins, c'est bien dans ce sillon d'un athéisme vengeur que vont peu à peu se fomentier les divisions, comme le montre le cas tunisien d'Amina (Sbouï, 2014) qui, dans sa brève biographie, reconstruit son parcours à partir d'une rébellion toute personnelle, minimise énormément l'exemple et le support des jeunes Ukrainiennes et finalement s'en sépare radicalement avec, pour premier argument la religion, et pour second les risques courus par sa famille. Écoutons-la :

« Mais j'ai trouvé les dernières interventions publiques des Femen inintelligentes, provocatrices mais pas constructives : qu'est-ce que j'en avais à faire qu'elles viennent simuler une prière musulmane, seins nus, devant l'ambassade de Tunisie à Paris ? Elles étaient en France, elles ne risquaient rien, alors que ma famille était de plus en plus menacée en Tunisie. Pour moi c'était une action stérile et presque égoïste. Elles se servaient de mon cas pour faire du bruit sans avoir réfléchi au préalable à l'efficacité de leur démarche. De même pour leur action à Notre-Dame de Paris ; ce monument relève plus aujourd'hui du domaine historique et touristique que du religieux. En plus, la France est un pays laïque, contrairement à la Tunisie où l'État donne de l'argent aux mosquées. Là encore, je ne saisisais pas ce qu'elles cherchaient à dénoncer. Il faut bien peser ses actions. Tous les endroits ne se valent pas : l'Ukraine n'est pas la France, la France n'est pas la Tunisie et la Tunisie n'est pas l'Ukraine. Ce ne sont ni les mêmes cultures ni les mêmes tabous, et, bien que le combat des femmes soit universel, il n'a pas la même résonance partout. C'est important d'être précis, chaque pays doit agir selon ses problèmes. »

Entre la jeune fille qui écrit sur ses seins « *Fuck your moral* » et celle qui, quelques mois après, appelle au respect des « cultures » et de leurs interdits, un fossé s'est creusé qui a pour conséquence d'éloigner encore plus les Femen d'un féminisme bienséant, acceptable, de les isoler dans un terrorisme idéologique et de performances. Amina, qui tient à dire qu'elle est hétérosexuelle, annonce ainsi dans son prologue : « J'ai compris que je respectais toutes les différences, y compris celles qui existent entre moi et les autres, quelles que soient leur culture, leurs traditions, leur religion. »

Désormais sérieuse, Amina est devenue une « jeune fille rangée » dont la révolte passée pourrait être interprétée comme un accident de l'adolescence et surtout comme une faiblesse face à l'emprise et à la terreur exercées par les Ukrainiennes qui l'accusent de trahison. Ainsi, le corps d'Amina appartient-il, à nouveau, contrairement au titre de ses mémoires, à son pays d'origine qu'elle avait jeté dans la honte avec son comportement effronté, et qui, après les manifestations qui ont destitué Ben Ali, est retourné à une régulation modérée du politico-religieux. Le genre doit en effet convaincre sans heurter quiconque ; il s'agit d'une sorte de pédagogie morale visant à rallier le plus grand nombre, objectif qui paraît maintenant à la très grande majorité une évidence : pourquoi choquer, blesser et s'attirer les foudres, pourquoi se marginaliser alors que des actions plus conformes aux usages partagés, plus « douces » auraient des effets bien plus positifs ?

Si l'on se tourne vers la Chine et le personnage d'Ai Xiao Ming (2010), professeure d'université de plus de 60 ans en 2014, se dévoile l'ampleur de ces ruptures idéologiques qu'ont semées et fertilisées les Femen. L'intellectuelle chinoise et les Ukrainiennes semblent être animées par un même goût de la provocation, le désir d'en découdre avec les pouvoirs institués, la volonté de défier les autorités politiques. L'expérience d'États-partis communistes et de dictatures, les rapproche, selon notre hypothèse, en dépit du fait qu'il s'agit, *pro parte* pour le groupe ukrainien, d'une mémoire transmise par leurs parents que la chute de l'URSS plonge dans la déréliction. En effet, face à des gouvernements autoritaires prêts à écraser les contestations sans référence aucune au droit, et devant des élites politico-économiques corrompues, les risques sont intrinsèques à la protestation qui peut entraîner l'affrontement direct. Ai Xiao Ming, ancienne membre du parti communiste, qui, depuis la répression de Tiananmen, s'est engagée dans une voie de dénonciation des injustices, en a fait l'épreuve à maintes reprises, se voyant interdite de sortie du territoire, assignée à domicile lors de certains événements publics. Devenue une dissidente fichée, cette ancienne garde rouge qui, durant la révolution culturelle, est partie volontairement à la campagne auprès des paysans et a épousé un homme qui partageait ses convictions maoïstes « révolutionnaires », ne redoute ni la violence, ni la provocation, encore moins les mesures d'exclusion. Intellectuelle publique, héroïne toujours prête à défendre les plus faibles, les plus démunis, le peuple contre les possédants, elle a posté une photo d'elle-même en Femen, qui d'une certaine façon va beaucoup plus loin dans l'impudeur que les jeunes Ukrainiennes.

Ses seins nus, « mous et tombants » selon ses propres mots, de femme âgée fixant l'objectif, s'inspirent de Ai Wei Wei, l'artiste contestataire poursuivi par le gouvernement, qui a exhibé son corps d'homme de plus de 50 ans à la graisse avantageuse, en 2010, et qui, lui-même, avait pris pour

modèles tous ceux qui, dans les années soixante en Europe et aux États-Unis, parmi lesquels Jean-Jacques Lebel, ont brandi leur nudité comme une œuvre d'art tranchante voire obscène. Un ciseau devant les seins qu'elle suggère pouvoir couper, Ai Xiao Ming a écrit sur son torse : « Prends une chambre avec moi et laisse Ye Hai Yan tranquille. » Ce slogan, qui est une invite à la prostitution, reprend lui-même celui de Ye Hai Yan qui s'est battue pour défendre les six écolières violées en 2013 par leur directeur d'école et un autre fonctionnaire. Ye Hai Yan avait poursuivi ce directeur d'école avec un panneau l'appelant à « prendre une chambre avec elle ». La photographie avait été postée sur le Web et largement diffusée par des internautes, ce qui avait valu à Ye Hai Yan des agressions physiques à son domicile, puis une détention en prison pour avoir tenté de se défendre avec un couteau.

Ai Xiao Ming et toutes les jeunes Chinoises qui l'ont soutenue pourfendent la morale en vigueur en Chine qui, selon des principes communs, condamne la prostitution et enjoint les femmes à se marier vierges et à devenir mères avant 30 ans. L'utilisation d'images amORAles et la lutte contre la moralité instituée prennent ici un tour hautement politique qui met en danger leurs actrices, harcelées par le gouvernement. Ainsi en va-t-il de cette femme de plus de 70 ans aux cheveux gris et au ventre proéminent qui s'est dénudée en 2014 pour protester contre la détention de son fils en prison : torturé, ce dernier est désormais aveugle et paralysé. Son corps épuisé, bariolé de slogans, le pantalon sur ses souliers, la mère hurle contre l'injustice devant la barrière d'un bâtiment qui, d'après la photo postée sur le Web, semble public. En 2012, une campagne contre les violences domestiques et sexuelles a, de la même manière, conduit nombre de jeunes femmes et d'hommes à se dénuder et à exhiber leurs photos aux internautes. Les slogans ont été multiples : un jeune homme écrit sur son torse : « La résistance est éternelle », un autre avec un soutien-gorge en forme de bandeau bariolé : « Je peux être efféminé mais tu ne dois pas me battre. » Deux jeunes femmes côte à côte, le fil d'un Tampax rouge dans la bouche, d'énormes serviettes hygiéniques rougies sur le pubis et de plus petites sur le haut des bras, affichent sur leur ventre : « Le sang menstruel n'est pas honteux, la violence domestique est une honte, nous voulons une loi qui l'interdit. » D'autres jeunes femmes nues écrivent sur leur torse : « Contre la violence domestique, je suis fière de mes seins plats », « Éliminer la violence, émanciper le sexe », « La violence domestique est un crime, les poils sous les aisselles sont l'amour », etc.

L'ensemble de ces manifestations en Chine, en Ukraine, en France où se sont produites les arrestations des Femen dans la cathédrale Notre-Dame, met en scène, de façon équivalente, les liens entre morale et politique, l'État étant le garant de la morale et répondant aux gestes immoraux de provocation et de dérision par une posture de pouvoir défensive, légaliste,

répressive. Au-delà de ce face à face, d'une manière générale, l'image d'une violence intolérable, violence symbolique, imaginaire quand elle n'est pas réelle dans des actions d'éclat, est accrochée aux Femen de tous pays. Cette violence fantasmatique déchire les évolutions idéologiques qui ont conféré, du temps de la bipartition politico-économique du monde, un sens positif, politique, collectif et nécessaire à la violence, pour, dans le contexte d'unification capitaliste du monde, faire muter la violence vers une négativité interpersonnelle. Ce double retournement constitue la base idéelle de la montée en puissance de la thématique globale de la violence contre les femmes. D'une façon inattendue, les Femen font irruption et dérangent cette métamorphose consensuelle de la violence, usant elles-mêmes de leurs corps nus comme d'armes de guerre là où la pacification participative est voulue.

Devoirs d'identification

Le pluralisme féministe actuel permet, bien au-delà des Femen mais à travers elles, de cerner d'autres lieux où se cristallisent les enjeux de moralisation du genre qui réinvestissent les rapports de domination globalisés. Ainsi l'accusation portée contre les Femen de vouloir imposer avec la nudité une forme ethnocentrée de contestation féministe, les a dépassées largement pour être étendue à l'ensemble du féminisme dit « occidental ». Dès lors est créée la notion d'un féminisme blanc, raciste, universaliste, impérial, colonisateur (Ewangé-Epée, Magliani-Belkacem, 2012). Cette émergence catégorielle qui pose légitimement la plurivocité consubstantielle des voies de l'émancipation, engage corollairement dans les paradigmes de la reconnaissance culturelle dont elle fait des primats. En tentant de se placer au double plan épistémologique et idéologique hors des prises de parti dichotomiques que recèle cette opération cognitive culturalisante, observons que les injonctions à s'identifier qu'elle comporte sont intrinsèquement porteuses de connotations morales. En effet, l'imposition identitaire inscrit l'individu dans une théorie morale supposée singulière et s'il devient impossible de ne pas relever de l'une ou de l'autre des communautés d'appartenance, en conséquence la figure du traître à son appareil pratico-moral colle littéralement à la peau du fautif. Et c'est bien de peaux, de dites « couleurs » de peaux dont il s'agit, la « blanchité » (Cervulle, 2013) s'étant surajoutée aux peu nuancées manières de les repérer.

« L'identification à la communauté repose toujours sur une culpabilité partagée, ou, plus précisément, sur le désaveu fétichiste de cette communauté », remarque Slavoj Žižek qui ajoute que la solidarité dans la culpabilité s'applique aussi aux « communautés culturelles progressistes » (Žižek, 2014), ouvrant là la porte du genre. Mais finalement cette déclinaison ethnico-morale de l'identité n'est qu'une loupe en regard des

nouveaux devoirs moraux qui incomberaient aux femmes dans la conjoncture actuelle. La position de Sylviane Agacinski (2002, 2012) est dans cette optique très illustrative en ce qu'elle s'accroche quasi désespérément à la dualité sexuelle (Dorlin, Agacinski, 2014) : le droit, la loi, devraient, doivent, dit la philosophe, interdire la réduction des femmes et de leurs corps à des choses, des objets, des instruments de plaisir (prostitution), de reproduction (GPA), de privatisation domestique et religieuse (l'islam). Défendant une conception unilatérale du féminisme, Sylviane Agacinski se prête littéralement bien aux reproches d'hégémonisme qui ont cours dans la période présente tout en ne semblant pas en percevoir les gisements. C'est donc pour les femmes « pauvres » qu'elle entend élever la voix en faveur d'une moralisation qui préserve « l'humanité » contre les désastres du marché : protéger les femmes contre elles-mêmes, et par là même le genre humain, telle est la ligne de surplomb moral prônée par Sylviane Agacinski qui, doit-on ajouter, est bien en deçà du genre dont elle saisit mal les nouveaux filaments du XXI^e siècle.

Cette arrière-garde moralisatrice est néanmoins représentative d'un courant féministe que l'on pourrait qualifier de modéré et dans lequel peuvent se reconnaître des pans entiers de populations croyant en Dieu, en la république, en la démocratie ou, plus agnostiques mais persuadés de l'existence de valeurs transcendantes, apodictiques, aisément partageables et reconnaissables, qui les font, par exemple, se lever avec une assurance immédiate contre la pornographie, la prostitution, en appelant à leur interdiction au nom d'évidences morales, reposant sur des conventions sans envisager une lecture rigoureuse des processus de globalisation et de financiarisation et de leurs conséquences sur l'emploi et le travail (Smith, Feona Aëttwood, 2014).

Au nom de la femme globale

Que la morale se mette en mythe sous des formes kaléidoscopiques parcellaires, s'inscrit en cohérence avec les processus de globalisation dont une des principales caractéristiques réside dans un mode de légitimation fondé sur une double dynamique d'unicité et de pluralité des normes (Hours, Selim, 2011). Au cœur de cette dynamique, l'item femme apparaît, néanmoins, un référent de plus en plus central, évoluant progressivement vers une position victimaire, infériorisante, objet d'injustices, de violences, de féminicides, dont la dénonciation tout à fait décisive, insistons sur ce point, connaît une aura croissante. Cette mutation des féminismes au genre étale les souffrances des femmes sous régime globalisé et les célèbre rituellement le 8 mars, par des lamentations répétées, fortes, rigoureuses et précises. Comment une révolte plutôt joyeuse et optimiste au départ a-t-elle pu déboucher quelques décennies plus tard sur cette spectacularisation de la

domination avec ses énumérations négatives infinies auxquelles n'échappe aucun champ – économique, politique, psychologique etc. – ni aucun pays, sans pourtant, et là est le problème principal, que soient apportées des réponses efficaces à cet état de fait ? Le genre tourne-t-il à l'humanitaire (Hours, 1998), à la sollicitation compassionnelle dont on sait qu'elle est indispensable à une financiarisation capitaliste, impitoyable pour ceux, innombrables, qui en pâtissent ?

Le féminisme, dans ce scénario, aurait-t-il assumé le même rôle que le tiers-mondisme et son cortège de croyances aux progrès issus des indépendances nationales ? Dans ces deux cas, les idéologies se métamorphosent en ne s'appliquant plus seulement à une partie du monde, des populations. Leur message se généralise avec une misère rampante identique en Europe, aux États-Unis, en Afrique, en Asie, sur un mode esthétique et conservatoire comme dans le film *Au bord du monde* où des sans-abri deviennent « Les derniers philosophes nous parlant d'un retour aux fondamentaux, seul espoir que le soleil se lève à nouveau sur notre époque crépusculaire » (Drexel, 2014). Mais ils doivent, eux, rester dans le décor où on les montre, ne pas quitter la rue et leurs hardes. Il en va d'une certaine manière de même avec la monstration des effets de domination auxquels n'échappe aucune femme. L'horreur des viols, utilisés comme arme de guerre sur des fillettes comme sur des femmes âgées, pourrait advenir ici même, n'étant plus occultée, mais mise à découvert. Il n'y a plus de région, de peuple, de classe sociale protégée, car partout on tue des femmes et un devoir de vérité s'impose. Magnifique, ce devoir s'avère néanmoins d'une impuissance tragique devant la foule des crimes qui tous les jours sont révélés et augmentent (Ricci, 2014). Il y a dans ce paradoxe une distorsion profondément gênante et ce d'autant plus que, en « genrant » toutes les problématiques et tous les domaines, une retotalisation du réel s'actualise, éloignant toujours plus l'hégémonie idéale de la morale des rapports économiques et politiques, locaux et globaux qui, *in fine*, restent intouchables et indemnes. Le constat de cet abîme entre les discours doxiques et savants d'un côté, de l'autre le réel, ne vise pas à délégitimer les premiers mais à interroger le monde global présent : de quoi les femmes sont-elles devenues le nom ? Vers quoi nous mène ce nominalisme purifié et purificateur ? La cause humanitaire du genre, en s'inscrivant comme une morale partagée se voulant éthiquement encadrée (Benveniste, Selim, 2014), n'est-elle pas désormais plus un mode d'intégration globale qu'un levier d'émancipation, quoique l'on constate — comme en Chine, cas sur lequel nous reviendrons en conclusion — que le genre est aussi un outil de lutte et que, de fait, il peut être approprié comme tel dans des combats microlocaux. L'avancée de listes dites féministes aux élections de différents échelons – déjà effectives dans certains pays européens, désormais demandées en

France en 2014 – corrobore pourtant une logique intégratrice dans tous les dispositifs institutionnels de la démocratie parlementaire, alors même que les élites politiques se révèlent de plus en plus coupées des réalités et des préoccupations quotidiennes des gens, n’agissant que pour leur maintien dans la théâtralité politicienne de leur pouvoir et se soumettant aux ordres de la finance globale. Vers quel côté se diriger pour retrouver des moyens d’agir et sortir de la « fausse conscience » (Gabel, 1962) dont on connaît les opérations principales de dissociation, autonomisation, idéalisation et scotomisation ? Comment échapper au spectacle auquel le genre s’est prêté, contre la cause des femmes ?

« La conscience spectatrice, prisonnière d’un univers aplati, borné par l’écran du spectacle derrière lequel sa propre vie a été déportée, ne connaît plus que les interlocuteurs fictifs qui l’entretiennent unilatéralement de leur marchandise et de la politique de leur marchandise. Le spectacle, dans toute son étendue, est son « signe du miroir ». Ici se met en scène la fausse sortie d’un autisme généralisé. »

écrivait Debord en 1967 (Debord, proposition 218), sans même pouvoir deviner, ajoutons, que les femmes pourraient nourrir à ce point un marché imaginaire, doublure à la hauteur des marchandages dont elles font couramment l’objet ; que leur prise de conscience de la domination pourrait déboucher sur de spectaculaires blocages de l’analyse des rapports institutionnels où elle s’est nichée, donnant au genre la forme d’une catégorie morale, identitaire, normative, gestionnaire, panoptique, *in fine* emblématique des processus de globalisation. Ainsi cette catégorie se voit consacrée par son élévation au rang d’objet d’étude, ambigu à plus d’un titre, comme en témoigne, à l’agrégation de sciences sociales en 2014, l’intitulé du sujet : « Comment l’activité professionnelle féminine transforme-t-elle les rapports entre les genres ? » On aurait attendu plutôt les rapports de genre pour éviter la substantialisation sexuée du concept de genre et sans doute aurait-on préféré que l’activité professionnelle des femmes soit placée dans la même optique conventionnelle que celle des hommes, dont le travail n’est pas qualifié de masculin dès qu’il est dit professionnel ! Dans les deux expressions se signifient explicitement des confusions sémantiques oscillant sur des vagues de moralisation dont les contenus s’avèrent un soutien symbolique de l’économie financière globalisée.

Remises en cause des enfermements moraux

Néanmoins, au-delà et en deçà de cette édification idéologique de la catégorie de genre dont la cohérence globale moralisatrice dans le cadre des processus de globalisation a été explorée sous différentes facettes, revenons, en conclusion sur la situation chinoise (Selim, 2013) déjà évoquée à plusieurs reprises précédemment, et les combats contre les assignations

morales de sexe qui montrent des ouvertures paradoxales. Ces combats aujourd'hui se nourrissent beaucoup du plateau Lesbien, gays, bisexuels et transgenres (LGBT) qui fait l'objet d'une importation importante, financée par des organisations internationales, dont certaines spécialisées auparavant sur le développement, des fondations, des ONG et diverses institutions principalement américaines et anglo-saxonnes. Des formations sont offertes tous frais payés dans des hôtels et leur présentation est disponible sur Internet pour monter des groupes, faire des manifestations, rédiger de courts livrets, obtenir du matériel pédagogique et technique ; ces offres généreuses sont proposées aux jeunes et leur enseignent que l'orientation sexuelle est un droit humain universel qui accompagne le droit à la démocratie et à l'État de droit, que l'appartenance de sexe ne doit pas barrer des droits et opérer de façon discriminatoire. LGBT apparaît là, dans l'optique des financeurs, comme une nouvelle arme politique de pénétration et de déstabilisation de l'État autoritaire chinois et s'inscrit dans une problématique de droits, à l'instar des droits de l'homme durant la guerre froide et dont les messages étaient émis par le monde dit « libre ». Les investigations menées en mai et juin 2014 à Canton¹ mettent en évidence le succès de cette opportunité de choix pour les jeunes gens et les jeunes filles sur qui pèsent d'énormes pressions familiales et sociales. Les groupes homosexuels masculins ont trouvé dans les dernières années, en Chine comme ailleurs, une relative reconnaissance par les liens qu'ils ont tissés avec le gouvernement dans la prévention contre le SIDA. Mais dans la période présente, au sein de la mouvance LGBT, une domination masculine reproduite par les hommes homosexuels est dénoncée par les femmes, invitées, moyennant d'excellentes aides extérieures, à créer leurs propres groupes lesbiens. Ainsi se sont multipliées les mobilisations lesbiennes qui séduisent les jeunes filles car elles leur semblent une voie d'échappement aux contraintes du mariage et à une vie conforme dans la soumission, le soin aux proches et l'effacement. Dans cette perspective, LGBT et la matrice plurielle du genre dessinent des lignes de possibilité émancipatrice, attirant d'autant plus que les contraintes normatives s'exercent avec beaucoup de violence symbolique et réelle. La consubstantialisation entre droits sexuels et droits politiques qui s'affiche dans l'ensemble de la littérature fournie aux acteurs et actrices les conduit rapidement vers des formes de déviance politique plus ou moins prononcée et des affrontements pouvant déboucher sur des répressions fermes. La période de juin 2014 appelant à des célébrations de l'anniversaire des événements de 1989 a ainsi conduit à des arrestations nombreuses dans les milieux homosexuels.

1. Les enquêtes ont été réalisées dans le cadre de l'ANR *Globalgender* portée par Ioana Cirstocea.

L'exemple chinois d'intervention, de réception et d'appropriation libératrice des contenus de la catégorie de genre et de LGBT illustre ainsi l'obligation de lectures multiscales s'efforçant de penser les articulations entre des paradigmes idéologiques et des logiques de subjectivation personnelle et collective qui paraissent contradictoires à première vue. La catégorie de genre véhicule intrinsèquement, dans sa cohérence idéologique globalisée, une légitimation morale de l'économie de marché et du marché comme structure idéale qu'elle déplace au plan symbolique sur le marché des appartenances de sexe. Cependant, dans le même moment, ce marché symbolique des appartenances de sexe produit aussi les conditions de possibilité de ruptures morales mutant vers des ruptures politiques dans des sociétés telles la Chine, où normes sexuelles, normes politiques, normes économiques sont coagulées. Ce marché symbolique ouvre des droits et enjoint à des carrières de défenseur des droits. Ces hiatus entre différents niveaux d'actualisation, poussant à des types d'analyse eux-mêmes différents, témoignent des processus permanents d'ajustement à un monde globalisé, fondé entièrement sur le marché comme norme apodictique, mais destiné néanmoins à ne jamais pouvoir être achevé faute de réussir à canaliser complètement les désirs d'affranchissement des sujets : ceux-ci ne sauraient être infiniment les dupes des multitudes de projets et de volontés de réhabilitation morale que l'on observe partout, localement et globalement, pour tenter tout à la fois d'occulter, de sublimer, de contrer ce qui se donne à voir comme les ravages de la finance. Politiques, à l'instar des institutionalisations du « bon vivre » en Amérique latine, économiques et technologiques si l'on suit Jeremy Rifkin dans son hypothèse de post-capitalisme collaboratif (Rifkin, 2014), ou imprégnées d'un romantisme psychologique avec Michael J. Sandel (2014), les incantations à la restauration morale restent des chimères fragiles et finalement bien pauvres. Elles ne sauraient constituer une réponse dans une conjoncture où la crise semble devenue un mode de gestion du capitalisme, et, pourrait-on ajouter, le genre un de ses hochets.

« En adoptant la gestion de crise comme technique de gouvernement, le capital n'a pas simplement substitué au culte du progrès le chantage à la catastrophe, il a voulu se réserver l'intelligence stratégique du présent », écrit avec pertinence le petit groupe qui se dénomme Comité invisible (2014 : 218) et appelle de ses vœux une transformation radicale du monde.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AGACINSKI Sylviane, 2012 : *Femmes entre sexe et genre*, Seuil.
 AGACINSKI Sylviane, 2009 : *Corps en miettes*, Flammarion.

- AGACINSKI Sylviane, 2002 : *Politique des sexes*, Seuil.
- AGACINSKI Sylviane, DORLIN Elsa, 2014 : *Le Monde*, 8 mars 2014, débat.
- BENVENISTE Annie, SELIM Monique, 2014 : « Désirs d'éthique, besoins de normes ? », *Le Journal des anthropologues*, n° 138-139.
- CAULIER Mathieu, QUERRIEN Anne, SELIM Monique, 2014 : « Déplacements de la domination : substantialisation dans et par les normes de genre », *L'Homme et la Société*, n° 189-190, 2013/3-4, p. 246-267.
- CERVILLE Maxime, 2003 : *Dans le blanc des yeux, diversité, racisme et médias*, éditions Amsterdam.
- COMITÉ INVISIBLE, 2014 : *À nos amis*, La Fabrique.
- DEBORD Guy, 1983 : *La société du spectacle* [1967], Paris, Champ libre.
- DIDRY Claude, SELIM Monique, 2014 : « Sexe et politique du XX^e au XXI^e siècle : entre aliénation et émancipation », *L'Homme et la Société*, n° 189-190, 2013/3-4, p. 7-14.
- DREXEL Claus, 2014 : présentation du film *Au Bord du monde*.
- EWANGÉ-EPÉE Félix Boggio, MAGLIANI-BELKACEM Stella, 2012 : *Les féministes blanches et l'Empire*, La Fabrique.
- Femen*, 2013, Paris, Calmann-Lévy.
- FRASER Nancy, 2012 : *Le féminisme en mouvement*, La Découverte.
- GABEL Joseph, 1962 : *La fausse conscience*, Éditions de Minuit.
- GADANT Monique, 1995 : *Parcours d'une intellectuelle en Algérie*, L'Harmattan.
- HOURS Bernard, SELIM Monique, 2011 : « Unicité et pluralité des normes dans la globalisation, une approche anthropologique », in HEEMERYCK Antoine et PANTELIMON Cristi (ed.) : *La globalisation en perspectives, élites et normes*, Bucarest, éditions Niculescu, p. 19-43.
- HOURS Bernard, 2012 : *Développement, gouvernance, globalisation*, L'Harmattan.
- HOURS Bernard, 1998 : *L'idéologie humanitaire*, L'Harmattan.
- MING Ai Xiao, 2010 : « Mon travail représente une forme d'action participative » (entretien), *Perspectives chinoises*, 79, 1.
- LE MONDE, 2014 : « Égalité femmes/hommes, le livre de la loi ». éditorial du 8 mars 2014.
- MULTITUDES, 2014 : n° 56 : « Accélérationisme ? »

- QUERRIEN Anne, SELIM Monique, 2010 : « Vers des normes sexuelles globales, micro et macropolitiques de la dualité sexuelle dans le cadre de la globalisation », *Chimères*, n° 71, p. 49-69 et *La Revue*, n° 5 : « Les Rencontres de Bellepierre ».
- RICCI Sandrine, 2014 : *Avant de tuer les femmes, vous devez les violer ! Rwanda : rapports de sexe et génocide des Tutsi*, Éditions Syllepse.
- RIFKIN Jeremy, 2014 : *La troisième révolution industrielle*, Les liens qui libèrent.
- SANDEL Michael, 2014 : *Ce que l'argent ne peut pas acheter*, Seuil.
- SBOUI Amina, 2014 : *Mon corps m'appartient*, Plon.
- SELIM Monique, 2013 : *Hommes et femmes dans la production de la société civile à Canton, Chine*, L'Harmattan.
- SELIM Monique, 2011 : « Une globalisation sexuée », in CASTELLI B., HOURS B : *Enjeux idéologiques et épistémologiques de la globalisation en sciences sociales*, p. 293-296.
- SMITH Clarissa, AËTTWOOD Feona, 2014: "Anti, pro, critical porn studies", *Porn studies*, Vol. 1, Issue 1-2.
- SPURK Jan, 2012 : *Avenirs possibles, du bâtiment de la société, de sa façade et de ses habitants*, Lyon, éditions Parangon.
- ZIZECK Slavoj, 2014 : *Métastases du jouir, des femmes et de la causalité*, Flammarion.

Selim Monique (2015)

Cause morale des femmes, normes globales de genre

In : Castelli Bernard (ed.), Hillenkamp Isabelle (ed.),
Hours Bernard (ed.). *Economie morale, morale de
l'économie*. Paris : L'Harmattan, p. 109-124. (Questions
Contemporaines. Série Globalisation et Sciences
Sociales)

ISBN 978-2-343-06715-5